N° 29. SAMEDI 5 MARS 1831. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

JOURNAL

DE LA DOCTRINE SAINT-SIMONIENNE,

PRIX
DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois ,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Monsigny, n° 6, près le passage Choiseul ;
Et chez ÉVERAT, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

SÉANCE DU SAMEDI 26 FÉVRIER.

ENSEIGNEMENT CENTRAL.

Passage de l'ORDRE selon la NAISSANCE, à l'ORDRE selon la CAPACITÉ.

SOMMAIRE.

Action immédiate des Saint-Simoniens comme parti politique — La France depuis 1789. — Tentatives de réorganisation : la CONVENTION, l'EMPIRE, la RESTAURATION. — Situation actuelle. — Caractères d'une bonne organisation sociale. — But nouveau à poursuivre. — Obstacle à ce but : le privilége d'hérédité de fortune. — Comparaison du privilége d'hérédité de fortune avec le privilége d'hérédité de nom et de fonction. — Moyen d'arriver au but. — Transition graduelle et pacifique.

MESSIEURS,

Les disciples de SAINT-SIMON se présentent dans une société en désordre, au milieu des hommes désunis, désassociés; ils trouvent partout la lutte, l'incertitude, la crainte, l'opposition d'intérêts, symptômes de mort et d'anéantissement; mais au sein même du découragement et du désespoir, ils voient dans le cœur de tous les hommes ce qu'autrefois ils ont senti en eux-mêmes, un désir immense de PROGRÈS, une inquiétude mêlée de foi qui cherche dans le vague, mais non sans espoir d'atteindre le but; et alors, arrivés les premiers dans la voie que tous interrogent encore, ils proclament un nouveau principe d'ordre, une nouvelle conception religieuse et sociale, un nouveau *lien* d'association! Dès longtemps SAINT-SIMON, leur père et leur maître, à travers une vie pleine d'amertume, avait tout mis en œuvre pour agiter les hommes du besoin qui l'agitait lui-même; il avait été méconnu, mal compris, abandonné, DIEU lui réservant de produire SEUL et l'ensemble de sa vaste conception, et le premier disciple qui devait la conserver; SAINT-SIMON était mort prononçant la parole définitive de l'association universelle; la pierre angulaire d'un

monde nouveau était posée, à la limite du monde ancien, et sur ses décombres encore fumans; dès long-temps donc la révélation qûe vous venez entendre de notre bouche était déposée au sein de l'humanité, en qui tout germe fécond porte toujours son fruit.

Mais les héritiers d'une si magnifique promesse, vivant à une époque où elle devait apparaître aux hommes les plus avancés, seulement comme l'horizon d'un avenir lointain, ne songèrent pas d'abord à la produire, à l'enseigner, à la prêcher, avec l'autorité qui s'attache naturellement à une RELIGION. Il fallait déblayer le terrain, ouvrir des sillons, et beaucoup semer avant de recueillir. Plusieurs années se sont écoulées en travaux scientifiques de tous les genres : pendant ce temps la forme de la plus rigoureuse dialectique enveloppa et garantit du mépris des SAVANS POSITIFS l'éclatante prophétie de SAINT-SIMON.

Cette position devait changer bientôt.

Rien n'arrive hors de propos et à contre-temps dans l'histoire de l'humanité. Lorsqu'une nouvelle conception sociale se révèle au génie qui, pour le moment, est le foyer de la vie et l'unité de tout un peuple, de toute une espèce, de tout un monde; au génie que DIEU a élevé soudainement au sommet de *la montagne*, quand l'humanité gémit encore dans la *vallée de misère;* alors, sans doute, le lien qui rattache l'homme du progrès au reste des hommes devenus ses enfans est bien obscur, bien peu senti, et presqu'invisible. Mais en même temps que le PÈRE, plein d'amour et de sollicitude pour la famille nouvelle que DIEU vient de lui confier, *redescend* la *montagne* et marche au secours de ceux qui s'épuisent en vains efforts, l'humanité la gravit instinctivement et s'avance à la rencontre de son sauveur. Ainsi nous avons marché toujours, et cependant l'humanité marchait aussi et arrivait vers nous. La révolution de 1830 est venue, et nous nous sommes trouvés face à face avec les hommes du présent. Nous sommes sortis du sanctuaire; les portes du temple se sont ouvertes; et les hommes maintenant y arrivent en foule, nous demandant compte de notre venue et de leur destinée; et, entendant que notre voix se mêlait aux intérêts du moment et aux choses de la vie, ils nous ont considéré comme un *parti politique*.

C'est là un progrès immense que nous avons fait et que vous avez fait avec nous. Nous nous en félicitons. Arrivés enfin sur le terrain si fatal pour d'autres et si fécond pour nous, de l'action immédiate et pratique, nous ne voulons et nous ne pouvons plus en sortir. Mais toutefois, en acceptant comme une gloire ce qu'on nous jette comme un outrage, n'oublions pas de montrer que si l'on nous appelle un *parti politique*, il ne faut pas cependant conserver à ce mot, en nous l'appliquant, la signification usuelle qui lui est donnée.

Un *parti*, Messieurs, suppose nécessairement la *lutte*, la *division* dans la société; un *parti* ne *triomphe* qu'en écrasant *son adversaire;* un *parti* porte toujours la *guerre :* or nous, nous apportons la *paix* et l'*association*; nous ne venons pas pour combattre et pour vaincre, nous venons pour aimer et pour être aimés. Nous voyons deux *partis* qui se haïssent, s'outragent et se déchirent; émus de leurs misères, et sympathiques au double besoin qui les oppose, nous sentons que l'un et l'autre a droit à être satisfait, car ce n'est jamais en vain et pour le mal seulement que les hommes attaquent ou résistent; nous voulons concilier les *absolutistes* et les *libéraux*, en donnant aux uns en *autorité*, TOUT CE QU'ILS DEMANDENT ET PLUS QU'ILS NE DEMANDENT, aux autres, en *liberté*, TOUT CE QU'ILS DEMANDENT ET PLUS QU'ILS NE DEMANDENT. Si donc nous sommes un *parti*, du moins n'avons-nous pas grand rapport avec ce qu'on nomme ainsi vulgairement. Messieurs, nous sommes le *parti de l'humanité*; amis de tous, sans exception, nous ne ferons pas le bien des uns au détriment des autres; nous sommes avec tous et pour tous; nous lierons, nous associerons les hommes divisés; nous les animerons du même amour, nous les éclairerons de la même lumière, nous les dirigerons vers le même but; et alors notre politique sera une religion, et tous vous la reconnaîtrez et la bénirez comme la NOUVELLE VOLONTÉ de DIEU.

Il s'agit de développer aujourd'hui devant vous le précepte fondamental de la loi Saint-Simonienne, mais auparavant il faut que nous nous entendions bien sur l'état actuel de la société française qui la première doit entrer dans les voies de l'avenir.

LA FRANCE DEPUIS 1789.

Messieurs, en quel temps vivons-nous? Si les époques de la vie de l'humanité se comptaient au calendrier, nous répondrions : au 19e siècle de l'ÈRE DE JESUS. Mais l'humanité attachée encore à la chaîne dont le FILS DE L'HOMME est le premier anneau, parce que la chaîne des temps ne se brise jamais entièrement qu'au moment où se manifeste le fondateur qui doit être le lien nouveau destiné à rattacher l'*avenir* au *passé*; l'humanité évidemment ne connaît plus la voix des prêtres du Christ; elle s'agite pour sortir complétement du cercle où elle demeure encore; inquiète elle attend l'ÈRE DE SAINT-SIMON, et ne sait plus de quel nom appeler le *temps* qu'elle passe à la guerre et à la lutte.

Messieurs, nous sommes en RÉVOLUTION : la révolution française dure encore, car son but n'est pas atteint.

Quel était donc le *but* de la révolution française? L'*émancipation définitive de l'humanité*, la *substitution d'une loi commune aux* PRIVILÈGES *de la loi ancienne* qui était toute d'*exception*, la *consécration* de ce qu'on appelle, d'une manière assez vague, les *droits de l'homme*. Partant la révolution française devait commencer par détruire radicalement l'ordre social fondé sur le catholicisme et la féodalité; elle ne pourra *finir* que par l'institution d'une société fon-

dée sur des principes différens de ceux qui ont servi de base aux sociétés du passé.

La révolution française était une *réaction;* elle fut terrible, violente, aveugle comme la colère; elle détruisit par la force, et se trouva bientôt entourée de ruines. Après de pareilles catastrophes, l'humanité s'arrête ordinairement; étonnée et effrayée de la destruction qu'elle vient d'accomplir, elle se demande où elle va, elle hésite, elle tâtonne, elle balance. Alors arrive pour elle le travail douloureux de l'enfantement, et elle se met à repasser son histoire, cherchant partout l'*ordre*, la *loi* qu'elle désire.

C'est ce qui est arrivé dans la révolution française. Jusqu'ici trois tentatives de réorganisation ont été faites : toutes trois ont été manquées. Nous allons indiquer leurs caractères généraux.

LA CONVENTION.

La CONVENTION, qui a porté le coup le plus terrible à l'*ancien régime*, fut aussi la première à tenter une *réédification*. Touchant encore au catholicisme et à la féodalité qu'elle venait d'ailleurs *abolir*, elle ne songea pas à modifier ou à corriger cette institution; et prise à l'improviste, elle se tourna vers le passé.

Le vice radical de tous les travaux de la convention a été la préoccupation des idées républicaines, encore mal définies, et l'amour des institutions des *Grecs* et des *Romains*, sur lesquelles les historiens et les publicistes avaient enseigné tant d'erreurs.

Ces prétendues républiques de Rome, de Sparte et d'Athènes n'étaient que des aristocraties militaires, toutes fondées sur l'*esclavage*. Pour donner leurs institutions à la France, il eût fallu, comme l'a dit SAINT-SIMON : réduire les dix-neuf vingtièmes de la population en esclavage; arracher des cœurs la morale chrétienne au nom de laquelle les révolutionnaires eux-mêmes réclamaient, sans le savoir, l'*égalité* et la *fraternité;* faire passer l'humanité de l'état de *nation* à l'état de *cité*, de la *communion spirituelle* de tous les peuples, établie par l'*Église*, à l'égoïsme étroit de la *patrie;* il eût fallu enfin, pour appeler la nation à l'exercice de sa *souveraineté*, réunir toute la France sur la place publique.

La tentative de la convention était donc tout-à-fait *rétrograde*, elle ne pouvait réussir; et les héros de ce temps de crise sont morts sur les ruines qu'ils avaient faites, accomplissant une partie de l'œuvre divine, mais laissant un *nom* qu'ils avaient *sacrifié* peut-être, et que l'humanité n'adoptera qu'au moment où il aura été *sanctifié* et *purifié* par la révélation nouvelle, donnée pour le plus grand bien de tous, et devant laquelle seront bénis ou justifiés tous ceux qui ont contribué aux progrès de l'humanité.

Néanmoins, dans les projets et dans les actes de la convention, nous ne pouvons nous dispenser de remarquer deux faits d'une bien haute importance. Les hommes avancés de ce parti avaient senti la nécessité d'un nouvelle *constitution de la propriété*. Saint-Just, Babœuf, Anacharsis Clootz, quelle que fut la bizarerie de leurs vues, allèrent véritablement au fond de la question, et reconnurent dans les priviléges de l'ancien ordre autre chose que l'hérédité de *nom* et de *titres*. Les uns proposèrent le *partage égal;* les autres n'émettaient que des idées vagues et mal arrêtées sur la loi de *succession* : tous voulaient procéder par la *violence*, car ils ignoraient le but nouveau et pacifique que l'association humaine devait se proposer; tous réclamaient l'ÉGALITÉ entre les hommes, car ils ignoraient la véritable LOI NATURELLE, la véritable condition du *progrès social* : l'INÉGALITÉ. Il succombèrent. La France, à peine remise des secousses de la terreur, trop engagée dans sa lutte avec l'Europe, non reconnue encore comme puissance dans l'association européenne, la France qui avait mission de propager à l'extérieur le principe de la liberté et la haine des institutions féodales, ne pouvait pas songer encore à produire les élémens de la nouvelle réorganisation.

Un autre fait, non moins digne de fixer l'attention, c'est que les hommes qui venaient de détruire le catholicisme, de ravager ses temples, de proscrire ses prêtres, se trouvèrent obligés, dès l'instant où ils voulurent ramener l'ordre, de prendre un point d'appui dans la religion. Pour cela encore, il fallut aller chercher bien loin dans le passé; et ceux qui voulaient donner à la France l'institution politique des *Grecs* et des *Romains* furent disposés aussi à introduire dans les *Eglises*, devenues des *temples*, les divinités du *paganisme*. On se prosterna devant la déesse *Raison*, devant la *Liberté*, devant la *Vertu*. Sans doute une contrefaçon aussi grossière ne pouvait avoir de consistance. Nous n'en parlons ici que pour montrer encore cette loi invariable de l'humanité qui, une fois qu'un pas est accompli dans sa carrière progressive, ne peut plus rétrograder, quelques efforts qu'elle fasse. Ainsi ce culte de la déesse *Raison* touchait encore au christianisme, tout en voulant s'élever sur ses débris. Qu'est-ce en effet que la déesse *Raison?* A la fois une divinité *païenne* et une divinité *chrétienne; païenne*, puisque c'est une *individualité* divinisée, *chrétienne* puisque cette abstraction est toute *spirituelle* et toute *mystique*. Vénus, Vulcain, Bacchus, Mars, Jupiter, voilà les dieux des nations guerrières vouées aux appétits *matériels;* mais la *Raison*, la *Liberté*, la *Vertu* ne sont vraiment que des *idoles* de la religion du DIEU *pur esprit*. Quant à la croyance à l'*Etre suprême* et à l'*immortalité* de l'*ame*, nous ne pouvons même pas considérer comme un essai de réorganisation religieuse le *décret* qui consacra cette *foi* nouvelle; un pareil *credo* n'exprimant en Dieu aucun attribut, était plus arriéré que celui des chrétiens, qui nommaient Dieu un PUR ESPRIT; et il ne pouvait, à plus

forte raison, satisfaire aux nouveaux *désirs* de l'humanité, qui cherchait une conception plus large.

L'EMPIRE.

Et cependant, au milieu de toutes les ruines, il fallait un abri. Le *directoire* et le *consulat* ne furent que la transition à une nouvelle tentative de reconstruction. NAPOLÉON comprit le rôle qui lui était destiné, et, avec toute la force et toute la VOLONTÉ du génie, il entreprit d'arrêter le désordre. Né pour la guerre, qui était encore une nécessité de l'époque, qui avait une mission progressive à remplir, celle de déposer par toute l'Europe les germes de la révolution française, NAPOLÉON n'avait pas plus de pouvoir que la convention pour instituer l'ordre social définitif; il prit CHARLEMAGNE pour modèle, et tenta de refaire l'institution militaire et féodale du moyen âge. Comme Charlemagne, il s'appuya sur la religion catholique, et par cette double imitation il parvint à soutenir quelque temps les débris de l'ancien édifice.

Cette tentative fut *moins rétrograde* que celle de la convention, parce que Napoléon avait été chercher moins avant dans le passé les matériaux de la réorganisation sociale. L'entreprise a échoué, 1° parce qu'elle était contraire à la nouvelle tendance de l'humanité; 2° parce qu'elle entraînait l'assujétissement de la France par la force militaire; 3° parce qu'elle tendait à confisquer toute l'Europe au profit d'une famille, et que la *légitimité nouvelle* se fondait sur le même principe que la *légitimité ancienne*, qui venait d'être renversée, savoir: le *privilége de naissance*. Aussi Napoléon fut vaincu dès que sa mission fut accomplie; et cette mission, c'était, comme nous l'avons dit, d'arrêter la destruction en France, de propager la révolution en Europe, et enfin de revenir de l'exil pour redonner à la France le sentiment de sa force que la défaite semblait avoir étouffé, et pour montrer à ceux qu'il nommait les *légitimes*, combien était fragile et incertain le triomphe qu'ils venaient d'obtenir.

LA RESTAURATION.

La RESTAURATION vint encore pour réorganiser. Elle n'apportait pas le nouveau principe social; comme la convention, comme l'empire, elle se tourna vers le passé. Cette troisième tentative fut encore *moins rétrograde* que les deux autres, parce que les institutions nouvelles données à la France furent calquées sur les institutions d'une époque moins reculée.

La restauration eut pour but de rétablir la *monarchie de Louis XIV*, tempérée par la *constitution anglaise* et la liberté de *conscience;* disons même que l'élément démocratique, représenté dans la Charte de Louis XVIII par l'*industrie* et la *petite propriété*, rend cette institution beaucoup moins féodale que la constitution anglaise; car en Angleterre l'aristocratie est si intimement liée à l'*industrie*, qu'elle la domine presque toujours, et si puissante par elle-même qu'elle absorbe les *pouvoirs politiques*.

Mais la monarchie de Louis XIV ne pouvait renaître qu'en s'appuyant encore sur la religion catholique. La restauration ajouta au *gallicanisme* l'influence des JÉSUITES, qui dut paraître alors le seul moyen de ressaisir ce qui avait pu échapper du catholicisme à travers la révolution et l'empire. La *monarchie de Louis XIV* à côté du *tiers-état*, devenu la *petite propriété* et l'INDUSTRIE, les *jésuites* à côté de la liberté de *conscience*, ne devaient point arriver à conciliation.

Delà, pendant toute la restauration, une lutte perpétuelle entre deux principes ou deux intérêts qui, naturellement, interprétaient et appliquaient la *charte* d'une manière toute différente. Les jésuites devaient être vaincus par la liberté de conscience, et l'aristocratie féodale par la petite propriété, alliée à l'industrie; et c'est là en effet le résultat obtenu par la révolution de 1830.

SITUATION ACTUELLE.

Aujourd'hui nous en sommes donc encore à la *constitution anglaise;* car malgré toutes les différences qu'il est facile de noter, il faut bien voir que nous ne sommes guère plus avancés, puisqu'en réalité nous avons une *monarchie* appuyée sur la *propriété foncière* et *dominée par elle*, et que la constitution anglaise elle-même n'est pas autre chose. Remarquons cependant un grand avantage en faveur de la France. En Angleterre la grande propriété seule, c'est-à-dire l'OISIVETE PURE, est bien *représentée;* ici la propriété tout entière, la *grande* et *moyenne* propriété, la *petite* propriété même, aux intérêts de laquelle se trouvent mêlés souvent les intérêts du travail, prennent part à l'*élection*, et déjà quelques efforts ont été tentés pour y introduire les *capacités* de tous les ordres; en ce sens, la nouvelle constitution de 1830 nous à fait faire quelques progrès et nous en prépare encore.

Mais, disons le, tous ces résultats sont bien minces au prix du sang qu'ils ont coûté; et lorsque nous prêtons l'oreille aux plaintes qui s'exhalent de toutes parts, lorsque nous considérons l'état vraiment effroyable de la société, lorsque nos cœurs s'ouvrent à la sympathie qu'inspirent les classes pauvres, qui manquent de travail et de pain, et qui vivent dans l'ignorance, alors, alors il nous semble que rien n'est accompli.

Il faut donc chercher encore et chercher toujours. Tel est du moins le sort des divers partis que nous voyons s'agiter autour de nous. Tous sont inquiets, abattus, irrésolus, incertains de l'avenir, et s'ils s'accordent peu sur les moyens d'arriver au but, ils semblent pourtant s'en-

tendre assez bien sur les vœux que les *honnêtes gens* doivent former.

PAIX, LIBERTÉ, ORDRE PUBLIC, voilà la voix unanime qui s'élève dans toute la France, voilà le cri de ralliement de tous les partis.

Eh bien! Messieurs, nous aussi nous demandons la PAIX, la LIBERTÉ, l'ORDRE PUBLIC.

Mais toutes ces paroles n'expriment pour nous que des vœux, des désirs formulés d'une manière bien vague. Essayez de pénétrer le sens de ces mots sacramentels de la *foi libérale*, et vous serez étonnés que les hommes qui se proclament *positifs* se soient laissés prendre à un pareil *mysticisme*. Il nous semble qu'à ce compte il vaudrait beaucoup mieux dire tout naïvement : « *Nous voulons être heureux.* »

Messieurs, la *paix*, la *liberté*, l'*ordre public* ne sont que des *résultats* à obtenir; or quiconque se contente de faire des vœux et de former des désirs, sans chercher le MOYEN de les RÉALISER, celui-là s'abîme dans une vaine et stérile contemplation; écoutez-nous, et vous ne tarderez pas à le reconnaître.

Qu'est-ce que la PAIX? c'est l'ASSOCIATION UNIVERSELLE, et l'association universelle c'est l'état dans lequel l'humanité se concevant une destination (le *progrès* en MORALITÉ, en *science*, en *richesse*) distribue harmoniquement, entre tous les hommes devenus TRAVAILLEURS PACIFIQUES, et SOLIDAIRES les uns pour les autres, les différentes parties de l'œuvre commune, et coordonne les efforts par une hiérarchie dont le *lien* est l'AMOUR du but social.

Qu'est-ce que la LIBERTÉ? Être libre, a dit Locke, dont personne de vous ne déclinera la compétence en politique libérale, être libre, c'est *pouvoir* faire ce qu'on *désire*, c'est n'éprouver aucun *obstacle* à la réalisation de sa *volonté*. Or il nous semble que les plus grands obstacles sont, sans contredit, les *priviléges de naissance;* car ils déterminent, pour la grande majorité des hommes, une *exclusion fatale*, un empêchement *aveugle* au libre développement de leurs facultés. A ce point de vue, la LIBERTÉ, c'est L'ABOLITION DE TOUS LES PRIVILÉGES DE NAISSANCE SANS EXCEPTION.

Pour peu que vous approfondissiez encore cette idée de liberté, vous vous apercevrez que l'homme ne se développant pas tout seul, et recevant de la société où il *naît* tous ses moyens de puissance et de perfectionnement, présenter la liberté comme résultant d'une *négation*, d'une *abolition*, c'est encore la définir d'une manière fort incomplète. Il n'y a liberté sociale que là où l'homme n'est pas seulement *délivré* des *obstacles*, mais *aidé* et *secouru;* là où l'homme AIME ce qu'il DOIT faire, et il n'aime ce qu'il doit faire que lorsqu'il est CLASSÉ SUIVANT SA CAPACITÉ ET RÉTRIBUÉ SUIVANT SES ŒUVRES.

Qu'est-ce que l'ORDRE PUBLIC? Pour prendre ce mot dans le sens qu'y attachent ceux qui s'en servent aujourd'hui, nous dirons que la *tranquillité publique*, le repos des citoyens ne sont troublés qu'autant qu'une partie de la population est en opposition d'intérêts avec l'autre. L'*ordre public* ne peut donc régner que dans une société dont les institutions ont pour but l'*amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus pauvre qui est la plus nombreuse.*

Et maintenant, Messieurs, je le demande à ceux d'entre vous dont les sympathies sont les plus vives, dont l'intelligence est la plus avancée; à ceux d'entre vous qui, ayant médité quelquefois sur leur destinée et sur celle de leurs semblables, ont senti le besoin de marcher à un but et d'y conduire l'humanité, nos vues n'ont-elles pas quelque chose de plus net, de plus précis que les vœux stériles du libéralisme? Est-il donné au génie le plus vaste d'aller au-delà de ces principes de *paix*, de *liberté*, d'*ordre public*, tels que nous venons de les poser et de les développer? Évidemment non, et nous ne craignons pas de l'affirmer.

TOUS LES PRIVILÉGES DE LA NAISSANCE SANS EXCEPTION SERONT ABOLIS.

A CHACUN SELON SA CAPACITÉ, A CHAQUE CAPACITÉ SELON SES ŒUVRES.

ASSOCIATION UNIVERSELLE *pour l'amélioration* MORALE, *intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.*

Voilà donc la loi nouvelle que l'humanité attend et que SAINT-SIMON est venu lui apporter!

Sans doute il est bien difficile, au premier abord, de voir dans ces trois préceptes toute la RELIGION, toute la *politique*, toute la *morale* de la société nouvelle; cette difficulté est plus grande encore de nos jours, en raison du déluge de lois dont nous sommes inondés depuis 89; mais n'oubliez pas que les institutions durables se sont toujours fondées sur une *conception* qui pouvait se résumer en peu de mots. Jésus, en disant : TOUS LES HOMMES SONT FRÈRES, n'a-t-il pas proclamé la loi qui a été pendant quinze siècles la condition du progrès de l'humanité? La révolution française elle-même n'est-elle pas tout entière dans cet article de la déclaration des droits de l'homme : TOUS LES HOMMES NAISSENT ÉGAUX DEVANT LA LOI? Et remarquez encore que cette maxime n'est que l'application à l'*ordre temporel* de la loi *spirituelle* de JÉSUS.

Ainsi se sont produits les grands mouvemens dans l'histoire de l'humanité. L'homme de *génie*, le RÉVÉLATEUR paraît; il dit une parole, un monde nouveau est créé.

Ce monde pourtant, ne peut croître et se développer que par de longs efforts et au milieu de vives résistances. La parole vivifiante une fois prononcée, il faut la prêcher, l'enseigner sous toutes les formes, pour la faire aimer, comprendre et pratiquer.

Telle est la mission que nous remplissons auprès de vous par la parole Saint-Simonienne. Essayons de vous la présenter encore sous un jour nouveau.

CARACTÈRE D'UNE BONNE ORGANISATION SOCIALE.

Je voudrais, Messieurs, vous donner un moyen de concevoir et de vérifier vous-mêmes toute la grandeur de la loi nouvelle, et pour cela, faisant appel aux plus éclairés d'entre vous, je leur demande : « *Quelles sont, à » vos yeux, les conditions fondamentales d'une bonne orga- » nisation politique ?* »

Ou je m'abuse étrangement, ou tous vous répondriez :

La meilleure organisation politique, c'est « *celle où le » plus grand nombre trouve une condition heureuse; celle où » l'accès des emplois est facile au mérite; celle où le travail » donne droit à la richesse; celle où se produisent les jouis- » sances morales les plus élevées, les plus grandes découvertes, » les richesses les plus abondantes.* »

Eh bien! Messieurs, nous vous disons au nom de SAINT-SIMON :

L'organisation sociale qui doit être la plus favorable au grand nombre est évidemment celle qui a directement pour but : l'*amélioration* MORALE, *intellectuelle et physique de la classe la plus* PAUVRE, *qui est toujours la plus* NOMBREUSE.

L'organisation sociale où l'*accès des emplois est le plus facile au mérite*, c'est celle où CHACUN EST CLASSÉ SUIVANT SA CAPACITÉ.

L'organisation sociale où le *travail donne droit à la richesse*, c'est celle où CHACUN EST RÉTRIBUÉ SELON SES ŒUVRES.

L'organisation sociale où se *produisent* les *jouissances morales les plus élevées*, les *plus grandes découvertes*, les *richesses les plus abondantes*, c'est celle qui a pour objet unique le *progrès* des BEAUX-ARTS, de la SCIENCE et de l'INDUSTRIE.

Et toujours nous en revenons à nos mêmes préceptes; et tout l'élan de nos sympathies, et toute la rigueur de la logique ne peuvent nous conduire au-delà.

Aussi personne ne méconnaît la grandeur du but que nous nous proposons; mais les hommes étonnés, éblouis, cherchent par tous les moyens à se dérober à l'influence de la parole qui les saisit malgré eux; et alors commencent pour nous les accusations que l'humanité n'a jamais manqué de porter contre les novateurs. Ces accusations, il est vrai, vont toujours perdant leur caractère de violence et de force brutale; mais toujours elles reviennent, car l'humanité sait bien qu'on ne compose pas avec les *révélateurs*, et elle ne veut pas se donner légèrement.

Au milieu de ces imputations diverses, il en est deux qui présentent un phénomène assez remarquable. Les uns frappés de la clarté, de la lucidité, de la simplicité des maximes que nous prêchons, s'imaginent, parce que nous leur révélons ce qu'ils sentaient obscurément en eux, que déjà ils avaient pensé et dit comme SAINT-SIMON. Ils nous reprochent, avec bonne foi, la trivialité et le PLAGIAT. Les autres, au contraire, peu habitués à voir dans les désirs humains la prophétie des progrès qui restent à accomplir, effrayés qu'on veuille réaliser ce qu'ils ne voient qu'en songe, nous traitent de faiseurs d'*utopies*, de RÊVEURS.

Tous, sans qu'ils le sachent, nous *rendent témoignage*. En traduisant leurs paroles dans la *langue religieuse* de l'histoire, nous disons : Oui nous sommes des PLAGIAIRES, car nous sommes les *fils légitimes* du *passé*, et nous tenons, par un lien indissoluble, à la TRADITION, à la *voix naïve du peuple* comme à la *parole sublime du génie*, aux *proverbes* comme aux *paraboles*.

Oui, nous sommes des RÊVEURS, car nous PROPHÉTISONS l'*avenir*, et nous *aimons* et nous *croyons* et nous *voyons* ce que vous n'*aimez*, ni ne *croyez*, ni ne *voyez* encore. Nous sommes dans un AUTRE MONDE, nous sommes dans le monde que SAINT-SIMON a créé.

Messieurs, tous les *rêves d'avenir* qui étaient *liés* par les BESOINS du PRÉSENT aux *souvenirs* du *passé* se sont RÉALISÉS. Tous les HOMMES qui, après avoir été *plagiaires* du cœur humain, ont trouvé, dans leurs sympathies, l'*inspiration* qui devait ouvrir un champ plus vaste aux *espérances* de l'humanité, tous ces hommes de *progrès* ont été des RÉVÉLATEURS; ils ont apporté au monde un ÉVANGILE, une *bonne nouvelle*.

Ecoutez donc comment nous COPIONS le passé et comment nous RÊVONS l'avenir.

Nous COPIONS le PASSÉ, car, en tout ce que nous établissons, nous ne faisons que suivre la tendance constante de l'humanité.

Et en effet, jusqu'ici toutes les sociétés se sont proposé un BUT, une ŒUVRE.

Toutes ont cherché instinctivement à faire accomplir cette œuvre par les PLUS CAPABLES.

Toutes ont eu pour constater la capacité un MOYEN D'ORDRE.

Toutes ont voulu s'agrandir, c'est-à-dire étendre leur *territoire* et augmenter le *nombre* des habitans du sol.

Mais toutes les sociétés du passé ont DIFFÉRÉ

Sur la *nature* de l'œuvre à accomplir;

Sur la *capacité* nécessaire à l'accomplissement de l'œuvre;

Sur le *moyen* de constater la capacité;

Sur le *nombre* des personnes comprises dans l'association, et le *titre* auquel elles y étaient admises.

Et voilà qu'à cette DIFFÉRENCE se rattachent les phases diverses de la longue éducation de l'humanité; car c'est cette *différence successive et progressive* qui constitue la TRADITION à laquelle nous rapportons notre conception d'avenir.

Tous les progrès de l'humanité, ont été :

La transformation graduelle de l'œuvre GUERRIÈRE en œuvre PACIFIQUE.

La superposition de la capacité de PRODUCTION à la ca-

pacité de DESTRUCTION, ou mieux, de la capacité PACIFIQUE à la capacité MILITAIRE.

L'intervention plus large de la *prévoyance humaine* pour JUGER et *constater* la capacité.

L'accroissement du *nombre* des personnes soumises à la même loi et le *progrès* de l'association entre eux.

Toujours dans le passage d'un ordre social à un autre, l'obstacle opposé au *progrès* a été : UN PRIVILÉGE DE NAISSANCE.

C'est ce que l'on peut vérifier en considérant le passage de l'ordre selon la CASTE ANTIQUE à l'ordre FÉODAL, et de l'ordre FÉODAL à l'ordre féodal-*abâtardi*, représenté, dans la constitution actuelle de la propriété, par L'HÉRITAGE.

A ces trois états du privilége de la NAISSANCE correspondent trois formes de l'EXPLOITATION de l'HOMME par l'HOMME; l'ESCLAVAGE, le SERVAGE, le SALAIRE.

BUT NOUVEAU A POURSUIVRE.

Or maintenant voici qu'en face de tout ce *passé*, et au milieu des *souffrances* du *présent*, nous nous mettons à RÊVER, à *prophétiser l'avenir*.

Et nous disons :

L'ŒUVRE à accomplir sera désormais *toute pacifique*; elle aura pour BUT : l'AMÉLIORATION *morale*, *intellectuelle* et *physique* de la classe la plus *nombreuse* et la plus *pauvre*.

La seule capacité à développer sera la capacité de PRODUCTION dans la triple direction de la MORALE, de la *science* et de l'*industrie*.

Pour constater la capacité, l'ÉDUCATION selon la VOCATION doit remplacer *entièrement* la présomption d'aptitude fondée sur la NAISSANCE.

Tous les hommes, sans exception, seront unis et associés; ils seront les *enfans* de la MÊME FAMILLE.

Messieurs, pour arriver à notre but, pour réaliser notre *utopie*, quels obstacles avons-nous? ENCORE UN PRIVILÉGE DE NAISSANCE.

Qui s'oppose à l'œuvre *pacifique*? Le PRIVILÉGE DE NAISSANCE; car partout où il y a privilége, il y a *opposition d'intérêts*, et partout où il y a opposition d'intérêts il y a GUERRE.

Qui s'oppose à ce que tous les efforts humains s'appliquent à la PRODUCTION? Le PRIVILÉGE DE NAISSANCE, qui donne à quelques hommes le moyen de vivre OISIFS par le travail d'autrui, et qui institue ces *oisifs* les détenteurs et les distributeurs de tous les INSTRUMENS de production.

Qui s'oppose à ce que la *prévoyance humaine* intervienne seule dans le classement social? Le PRIVILÉGE DE NAISSANCE, qui classe les enfans selon la fortune, le rang et l'état du père de famille, et arrête le développement de tous.

Enfin qui s'oppose à l'*association universelle*? Le PRIVILÉGE DE NAISSANCE qui fait des nations le PATRIMOINE d'une famille et qui maintient la distinction de RACE entre les hommes.

Tous les OBSTACLES que nous avons devant nous se réduisent donc à un seul.

Le MOYEN que nous avons pour arriver au but est unique aussi; c'est un POUVOIR reconnu LÉGITIME, qui aura mission d'ASSOCIER TOUS LES HOMMES, de DÉTERMINER L'ORDRE DU TRAVAIL SOCIAL, et de CLASSER CHACUN SUIVANT SA CAPACITÉ.

Ici de grands développemens deviennent nécessaires. Examinons successivement et l'OBSTACLE et le MOYEN.

(*La suite au numéro prochain.*)

PROFESSION DE FOI.

MES PÈRES,

Oui, je me le rappelle, déjà mon être a vécu dans un monde antérieur. Un homme qui se disait prêtre m'y raconta que mon premier père ayant péché j'étais coupable, et je ne savais pas ce que c'était que d'être coupable. Mais en me l'expliquant on m'apprit qu'un DIEU miséricordieux s'était fait chair pour me racheter, et que je devais pourtant me racheter moi-même. Puis je fus lancé au milieu d'une humanité que mon cœur s'efforçait de trouver aimante, généreuse. Je la vis égoïste, haineuse, jalouse. Désirant ardemment de me confier en elle, je fus trompé par elle; et moi-même, en me séparant de tout ce qui m'entourait, je fus égoïste, haineux et jaloux, tant j'avais obéi à mes précepteurs, qui me répétaient incessamment : défie-*toi*, pense à *toi*, fais *ton* chemin! et lorsque triant la foule, j'y cherchai un être qui s'aimât en moi comme je me fusse aimé en lui, je n'en trouvai pas un qui ne fût préoccupé de lui seul. Je tentais cependant toujours la Providence. Par mille essais je niais l'inclination au mal d'une humanité que je sentais en moi ardente de sympathie. Un espoir me restait encore; l'amour, ce sentiment électrique, révélé à mon cœur à l'aspect d'une femme, m'entraîna. Mais né d'un père pauvre et remplissant une fonction servile, l'anathème prononcé sur moi au sortir des entrailles de ma mère, ce *péché originel* devait me poursuivre avec ses conséquences jusque dans les moindres conditions de ma vie; et comme celle que j'aimais était née opulente et belle, on la vendit, et moi je refoulai au fond de mon cœur mon premier sentiment d'amour. Cependant poursuivant toujours une chimère qui s'évanouissait quand je l'avais atteinte, j'essayai le bonheur auprès d'une jeune fille pauvre et obscure. Je le rêvai un jour; mais elle n'avait ni mes goûts, ni mes pensées, ni mes sympathies, et le dirais-je, mes pères, quand je la perdis, je la trouvai heureuse!

Je me jetai alors à travers les plaisirs de la sensualité; eux aussi me trompèrent; et à mesure que je marchais de déception en déception, ma raison me retirait ma foi en l'amour mystique qu'on m'avait promis. J'étais arrivé au désespoir; ma ressource dernière était le néant. Je le cherchai sous le soleil de juillet, à travers le carnage. Mais, ô divine providence! un lien retenait encore ma vie; j'avais une mère, et les balles ne m'atteignirent pas. Ce jour-là, ce jour seulement, dans mon passé,

j'entrevis au milieu de ce ce peuple se révoltant *comme un seul homme* l'avenir que je trouve aujourd'hui. Je me sentais vivre de la vie de ceux qui m'entouraient, quand ma main ornée de la boue du pavé héroïque serrait la main honorablement calleuse de l'ouvrier, ou la main lisse et blanche de l'étudiant, ou même celle du paresseux bourgeois, c'était toujours un homme qui était ému de mes craintes, de mes espérances; une flamme secrète, une voix divine me révéla une ASSOCIATION UNIVERSELLE; O mes pères, entre toutes les nouvelles dont j'étais avide, quelle *bonne nouvelle elle m'apportait.* Ce mouvement instantané qui me rapprochait d'un être humain, et qui agissait en nos deux êtres comme en *tous*; ce sentiment qui me conviait au doux épanchement des confidences, près d'un homme dont je n'avais pas besoin de connaître le nom ni la vie pour me confier en lui, me disait : Non, l'homme n'est pas né pour haïr, il est né pour aimer; oui, l'association, l'amour, sont ses besoins. Ah! je ne regrette plus ce paradis promis à la seule *spiritualité* de mon être. Désormais je toucherai, je sentirai, je verrai des êtres aimans et vivans de ma vie.

Ce jour eut un lendemain, et ce lendemain fut un réveil. Je retrouvai la défiance assise auprès de l'amitié; la guerre s'appelant la concurrence; le gendarme nommé municipal, le noble déguisé en bourgeois, avaient repris leur place; et le bourreau, le bourreau même, était encore debout, prêt à remplir son horrible fonction; et pour comble d'ignominie et d'ingratitude! les *oisifs* étaient à la curée, tandis que leurs libérateurs retournaient tristement à la loi de misère, privilége imposé par la honteuse *hérédité* de l'opulence fainéante à la classe laborieuse et pauvre; et ma mère, je la retrouvai mourante, je la perdis, et n'avais plus de croyance, car cette liberté, divinité mystique du libéralisme, dernière religion de mon dernier espoir, elle aussi n avait été qu'une chimère! et je n'avais plus d'espoir, c'était le néant de ma vie.

O mes frères! reconnaissance éternelle à votre amour sans fin; je vous dois mon initiation à une vie toute nouvelle, car vous m'avez dit: ne gémis plus, *espère*, et mon cœur s'est ouvert à l'*espérance;* et le bonheur, quand je l'ai atteint, a toujours été en grandissant devant moi. J'ai trouvé des hommes de plus en plus aimans, et que j'aime toujours davantage, et SAINT-SIMON, par leur bouche, en me reconciliant avec mon *passé*, m'a dévoilé l'*avenir!* — Ah! désormais l'attribut de l'espérance ne sera plus une *ancre* pour s'arrêter au port. Toujours *atteignant un bonheur désiré*, l'homme aura devant lui un bonheur *plus grand encore*, et tous y seront appelés : oui, tous viendront s'asseoir au divin banquet et communier avec nous; et le jour où j'ai senti renaître un rayon d'espoir au fond de mon cœur, sur la tombe de ma mère, j'ai écrit *espérance.* Ah! mes frères, réjouissez-vous de la vie que vous m'avez donnée; tressaille, bats, mon cœur, à la vûe de cet immense avenir! Comme le passé lui-même s'agrandit à mes yeux! O mon Dieu! je calomniais cette humanité en laquelle tu vis si sublime.

Orphée, Moïse, *Jésus*, SAINT-SIMON, gloire à vous! En voyant DIEU face à face, je vous contemple en lui, rayonnans de sa gloire. Non, vous n'êtes plus pour moi des êtres animés d'un étroit égoïsme et d'ambition mesquine, vous êtes les divins prophètes, les sages législateurs du monde. Et vous, BEAUX-ARTS, qui n'étiez à mes yeux qu'un vain amusement créé pour le plaisir des *oisifs*, vous êtes le CULTE des plus aimans. L'hiérophante traçant des tableaux mystérieux sur des pages de granit s'élevant en temples superbes dans l'antique Memphis, c'est le prêtre écrivant l'histoire de son dieu. Et vous, Homère, Phidias, Raphaël, Tasse; vous tous aussi, les prêtres, les instituteurs des peuples, j'admire en vos œuvres la transfiguration de votre *amour.* Et ces poèmes, ces tableaux, ces temples qui ont ému, transporté d'enthousiasme mon être vivant en Dieu, et Dieu lui-même, me remplissent encore d'amour et d'admiration, pour Dieu qui les a créés. L'histoire n'est plus un long répertoire de drames épars et séparés. Grand Dieu! c'est ta vie, c'est le progrès de l'homme dans l'humanité, c'est le progrès de l'humanité modifiant le monde qui progresse avec elle; c'est le progrès de l'univers, de tout ce qui est; c'est ta *vie*!....

Je sais maintenant le secret de ces méditations profondes que m'inspirait la vue d'un atome, d'un brin d'herbe, d'un bourgeon au printemps, de la feuillée exténuée et jaune à l'automne. Ces admirables efforts de l'humanité anéantissant le mal par l'élargissement du bien qui grandit avec elle, c'est la révélation de ton bras puissant qui creuse un lit au tonnerre. Le bruit du torrent qui tombe, du vent qui rugit en rasant les antres ou en agitant les arbres des forêts, c'est ta voix sublime; et c'est aussi ta voix qui, par des organes humains, se mariant aux accords d'instrumens divers, me parle de la divine harmonie. O grand Dieu! reçois mon admiration, mon amour et la consécration de ma vie. Et vous, mes pères, vous qui m'avez donné la vie, vous qui m'avez révélé SAINT-SIMON, recevez mon éternelle reconnaissance; vous aussi, mes Frères, que j'aime, vous le savez, comme je m'aime moi-même; et vous tous, mes Fils, mes Filles, ah! je vous aime aussi, et celui d'entre vous que je vois au dernier degré de l'échelle progressive, aussi bien que le plus près de moi; car je dis : là est encore l'espérance. Il vient, il arrive, ah! tendons-lui la main, mes Pères, mes Frères, aidez-moi. Il vient, il progresse, même en me combattant. Il vient, malgré des hommes de *juste milieu*, qui, s'érigeant en législateurs, cherchent à devenir le bâton de ces aveugles, sans savoir eux-mêmes d'où ils viennent et où ils vont. Nous, ouvrons-lui les yeux, à lui et à ceux en qui il se confie. Le jour est arrivé; celui qui devait venir après JESUS est venu, et SAINT-SIMON a proclamé

LE CLASSEMENT SELON LA CAPACITÉ,

LA RÉTRIBUTION SELON LES ŒUVRES,

ET L'AMÉLIORATION MORALE, PHYSIQUE ET INTELLECTUELLE

DE LA CLASSE LA PLUS NOMBREUSE ET LA PLUS PAUVRE.

MACHEREAU.